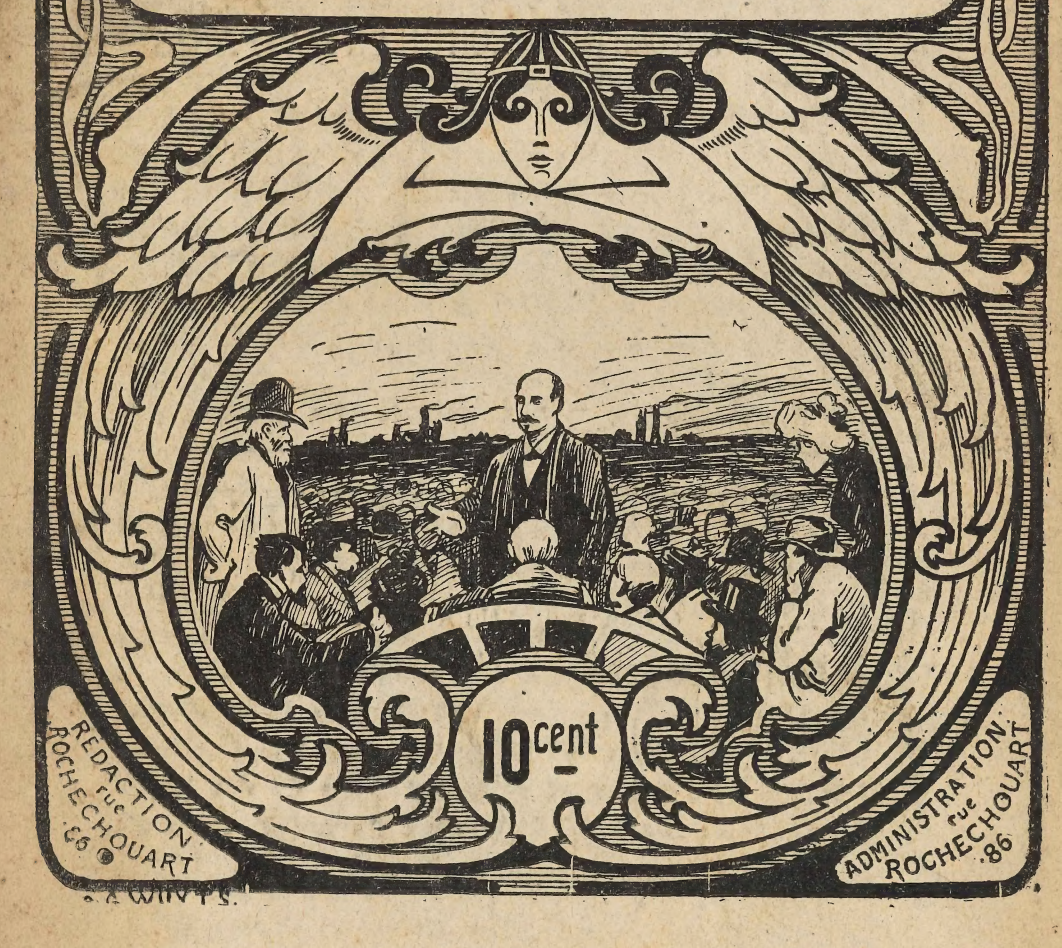
N° 15 — Du 22 au 28 Avril 1900

LES PLEBEIENNES

PROPOS D'UN SOLITAIRE
HEBDOMADAIRE
PAR

SÉBASTIEN FAURE



Adresser tout ce qui concerne

LES PLÉBÉIENNES

à M. l'Administrateur,

86. RUE ROCHECHOUART A PARIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE		EXTERIEUR	
Un An. . . . . . . ,	**6** francs.	Un An . . , ...	**8** francs.
Six Mois.	**3** —	Six Mois.	**4** —

LES PLÉBÉIENNES. — 1er TRIMESTRE. — 1er VOLUME.

Nous tenons à la disposition de tous nos amis et lecteurs les treize premiers numéros des Plébéïennes.

Brochés, ces treize premiers numéros forment un très joli volume de 208 pages.

Le prix de ce volume est de 75 centimes, pris en nos bureaux, 1 franc par la poste, franco, *à domicile.*

Prière d'adresser la demande à M. l'administrateur des Plébéïennes, *86, rue Rochechouart, à Paris. Toute demande doit être accompagnée du prix de la commande en timbres ou en mandat.*

Nous ne possédons qu'un nombre limité de ces « collections en volume ». En conséquence, les camarades sont priés de nous faire parvenir au plus tôt leur demande, s'ils ne veulent pas s'exposer à arriver trop tard.

LA FÊTE DU TRAVAIL

L'inauguration de l'Exposition a été l'occasion d'une fête officielle dont les moindres détails, réglés par les conventions protocolaires, ont été livrés à la curiosité publique.

Président, ministres, sénateurs, députés, hauts fonctionnaires de l'armée, de l'Eglise, de la magistrature, de la police et des administrations publiques, ambassadeurs, plénipotentiaires, représentants et délégués de toutes les Puissances, gens chamarrés, décorés et empanachés, tout ce que Paris recélait, ce jour-là, de rastaquouères huppés, de millionnaires de haut vol, de sinécuristes et de gradés civils, ecclésiastiques et militaires, a figuré dans cet immense cortège. Tous les mondes s'y trouvaient mêlés : le grand monde et le demi-monde, le monde où l'on s'ennuie et le monde où l'on s'amuse, le monde politique, indus-

triel, commercial, diplomatique, financier, littéraire, artistique, tous les mondes, vous dis-je, sauf le petit monde : celui des pauvres. Dans cette cohue bariolée, il y avait de tout; de tout, à l'exception des travailleurs.

Bien malin eût été celui qui serait parvenu à découvrir, dans cette masse d'oisifs, de dévorants et d'ambitieux, un représentant de la classe ouvrière.

⁂

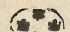
Et cependant cette fête a été dénommée : *La Fête du Travail*. Tous les journaux l'ont ainsi baptisée. Le mot fera fortune et l'expression deviendra consacrée, ainsi qu'il en advient de tous les mots, de toutes les expressions qui reflètent un mensonge.

La Fête du Travail, cette cérémonie d'où étaient soigneusement exclus les vrais travailleurs ? La Fête du Travail, cette parade solennelle dont les uniques acteurs étaient ceux qui, par un grade, une fonction, un mandat ou une quelconque situation, sont en dehors et s'imaginent être au-dessus du prolétariat ? La Fête du Travail, cet interminable défilé d'habits noirs et d'uniformes de gala ? Quelle est cette sinistre plaisanterie et de qui se moque-t-on ?

Une fête du travail, je la conçois bien différente : je vois d'énormes masses ouvrières, groupées par corporations, catégories et fédérations, cortège sans apparat, sans autres insignes que l'instrument de travail ou le produit guidant le spectateur au sein de ce formidable labyrinthe où se mêlent, s'entrecroisent et parfois se confondent toutes les activités génératrices des richesses indispensables à la vie. Je vois les vieillards — travail d'hier — constituant les phalanges sereines et paisibles du repos confortable et garanti. Je vois les enfants — travail de demain — formant les gracieux et sains bataillons du développement heureux et normal. Et je vois cette innombrable mul-

titude d'allure mâle, d'apparence robuste, de physionomie joyeuse, comme en doivent avoir, comme en auront, un jour, les générations vivant dans l'abondance et la fraternité.

Mais le travail fêté, glorifié, apothéosé par les intrigants et les parvenus — arrivistes du Pouvoir ou de la Fortune — dont l'effort constant a eu pour but d'échapper personnellement aux dures nécessités du travail, en pratiquant avec dextérité l'art de faire travailler les autres, encore un coup, que signifie cette lugubre ironie et qui fait et paie les frais de cette atroce mascarade ?



Il ne sera permis de fêter, sans dérision, le Travail, qu'au temps où le Travail libéré, affranchi, réhabilité n'aura que faire de s'offrir à lui-même des représentations à grand tralala, puisque sur la terre — devenue propriété de tous et de chacun — les peuples et les individus définitivement réconciliés fêteront chaque jour le Travail qui assure l'existence et la peuple de félicités. Finies, alors, et bien vite oubliées les journées de dix et douze heures passées dans l'atmosphère assassine des ateliers malsains. Adieu, alors, le labeur ingrat du petit cultivateur ou du prolétaire agricole crevant de faim et de fatigue sous la pénétrante morsure de la bise glacée ou la lourdeur déprimante d'un soleil de plomb. Bonsoir, alors, les anxiétés, les angoisses, les crises de découragement du pauvre diable à la recherche d'une occupation qui s'acharne à le fuir.

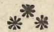
Ces horribles réalités ne seront plus, puisque, accompli librement et en commun, dans des ateliers vastes, lumineux, aérés, à des époques et à des heures où la température ne sera pas meurtrière, l'estomac bien garni et le cœur content, « *Le Travail sera récréation*

Au lieu d'être peine ».

Ainsi que l'a dit le poète.

Mais, avant que se lèvent ces temps nouveaux, c'est mystification que de fêter le Travail. Qu'on aille voir au Creusot, dans le Doubs, à Troyes, à Saint-Quentin, à Carmaux, dans cent autres endroits, si les légions de prolétaires qui récemment se sont mis en grève pour se soustraire aux conditions intolérables qui leur sont faites par le Capital, sont disposées à fêter le Travail !

Je comprends qu'ils le fêtent, les privilégiés devant qui s'ouvre, avec les portes de l'Exposition, une série de réjouissances, de banquets et de bénéfices que leur assurera le Travail... le Travail *des autres* ! Mais serait-il raisonnable que, sous le poids écrasant des chaînes, les esclaves chantassent les bienfaits de la Liberté ? Serait-il pas fou que les vaincus entonnassent le *Te Deum* de la victoire ?



Les travailleurs n'ont à retirer aucun avantage de la colossale Kermesse qui commence. Ils en seront les premières et, probablement les uniques victimes. Déjà le prix des objets et denrées a sensiblement augmenté à Paris. C'est la fête des Propriétaires et des fournisseurs qui s'ouvre. Et quand, la foire terminée, la vie reprendra son cours ordinaire, le monde ouvrier traversera une de ces crises épouvantables qui ne prennent fin que dans la disparition prématurée des plus rongés de misère ou d'anémie.

Le fêterez-vous, alors, dirigeants et satisfaits, le Travail qui, ne donnant plus aux producteurs les aliments indispensables, poussera les plus dénués au suicide, et les plus virils à la révolte ?

De quel front accueillerez-vous les revendications des bandes affamées qui seraient tentées de vous dire : « les « travailleurs que vous avez glorifiés le 14 avril 1900, aux « applaudissements des fanatiques et des crédules, ne « veulent pas succomber lentement et lâchement à l'ina-

« nition. Ces *fêtés* veulent manger. Il leur faut du pain ! »

Je ne sais que trop ce que vous aurez à répondre à ces insurgés de la faim. Les gouvernants peuvent changer ; mais leur réponse, en cette occurrence, est invariable : ils font crever de mitraille, ceux qui ne consentent pas à crever de misère.

Prenez garde ! Ceux-là pourraient bien être si nombreux et si résolus que, mourir pour mourir, ils préférassent engager une partie dont vos priviléges — et, peut-être, vos existences — seraient le formidable enjeu.

S'ils gagnaient cette partie, ils pourraient le lendemain célébrer leur victoire : ce serait la Fête du Travail, la vraie, la décisive, celle-là !

---

13 ET 104

On savait déjà qu'il est des jours, des dates, de menus faits qui portent malheur.

Le chiffre 13 et le jour du vendredi sont en quelque sorte fatidiques ; et il faut être dépourvu de toute prudence pour entreprendre quoi que ce soit un vendredi, surtout si ce vendredi est un 13. Il suffit qu'on se trouve treize à table pour que, dans le cours de l'année, un des treize convives décède. N'allez pas croire que c'est simple superstition ; ces faits ont été trop fréquemment constatés et l'observation en a été faite dans des conditions trop sérieuses pour qu'il soit admissible de les imputer au simple hasard. Si vous objectez qu'il n'y a peut-être que pure coïncidence — sans relation de cause à effet — entre la mort d'un des treize et ce nombre lui-même, on vous répondra qu'il ne saurait y avoir coïncidence quand les mêmes phénomènes se répètent constamment. Si vous prétendez que le décès est dû à la vieillesse, à un accident, à la maladie, et que conséquemment la personne morte eût été emportée par l'une de ces causes, n'eût-elle pas assisté au repas des treize, on vous répondra que c'est bien à une catastrophe de chemin de fer ou à une congestion pulmonaire que la personne défunte a succombé, mais qu'elle n'aurait pas été victime de cette catastrophe et qu'elle n'aurait pas contracté cette congestion, si elle n'avait pas pris place autour de la même table que les douze autres personnes.

Insister serait superflu : il n'y a rien à faire contre l'entêtement des pauvres cervelles que crétinise la superstition.

Voici qu'un chiffre menace de détrôner le nombre 13 ; en tous cas, il lui fait, d'ores et déjà, une redoutable concurrence.

C'est le chiffre 104 ; et c'est le journal où écrit Gaston Méry, barnum de Mlle Couesdon la voyante et directrice de l'*Echo du Merveilleux*; c'est la *Libre Parole* qui, trouvant insuffisante sans doute la dose d'abrutissement que comportent les stupidités en cours, s'est fait un plaisir et un devoir d'y ajouter cette nouvelle sornette.

Voici la note que je lis dans maints journaux :

« A propos de l'ouverture de l'Exposition, notre confrère *La Libre Parole* remarque qu'elle aura lieu le cent quatrième jour de l'an de grâce — la grâce des traîtres — 1900 ! L'obsession de ce nombre 104 nous poursuit. On dirait une marque indélébile de flétrissure, un stigmate honteux.

« Depuis qu'Arton a recruté au sein du Parlement 104 complices — députés qui vendirent leur concours, ramassèrent des chèques en paiement dans la boue et dans le sang de Panama — ce chiffre semble vouloir s'accommoder à toutes les sauces. Sa constante résurrection produit l'effet de l'ombre de Banco sur les gras convives assis devant le partage de l'assiette au beurre du pouvoir.

« Faut-il citer, entre cent occasions, celles qui ont, tantôt gaies comme blague, tantôt graves comme un verdict, tantôt implacablement sévères, retenu successivement l'attention de l'observateur.

« Edouard Drumont, condamné par le président Mariage, à expier dans une cellule de Sainte-Pélagie le crime d'avoir reproché ses concussions à l'intègre Burdeau, gravisait 104 marches pour gagner ses pénates après sa promenade quotidienne dans le préau.

« Plus tard, le chiffre fatidique se retrouve. Jules Guérin, invité à fournir la liste des visiteurs qu'il reçoit à Clairvaux, incrit des noms au petit bonheur ; puis il les compte : il y en a 104. Son secrétaire, Jules Girard, est arrêté à Rennes pendant le deuxième procès Dreyfus ; on l'enferme dans une geôle qui porte le numéro 104.

« Comme par une persistante ironie, la plupart des majorités qui sauvèrent le ministère ont été de 104 voix. Nous voici au cent quatrième jour de l'année : M. Loubet sort de l'Elysée où l'attachent sa grandeur et la crainte des pommes cuites, pour inaugurer en grande pompe l'Exposition universelle.

« Attendons-nous à une pluie de discours — 104 au moins. 104 mètres de ruban écarlate rougiront, sur les ordres de M. Millerand, les boutonnières des fonctionnaires.

« L'âge d'or va s'ouvrir. Nos maîtres, qui doivent la fortune au

Panama, veulent à toute force nous rappeler leurs débuts. C'est pourquoi le nombre 104 revient comme un *leit-motiv* au cours de leur règne triomphant. »

Après celle-là, on peut tirer l'échelle !

A PROPOS D'UNE RÉVOCATION

Un nommé Dausset, professeur au lycée Stanislas, a été, ces jours-ci, envoyé en province. Ce Dausset figure aux côtés des Coppée, des Lemaître et des Syveton, parmi les plus agités des nationalistes de la *Patrie Française*.

Tout d'abord, on prononça le gros mot de « Révocation ». Renseignements pris, on ne le maintint pas ; il fut remplacé par celui de « Disgrâce » ; en fin de compte, il fallut abandonner ce dernier et lui substituer celui de « Changement ».

Au fond, cette logomachie est secondaire. Que le Dausset en question ait été révoqué, disgrâcié ou changé, la mesure dont il est l'objet, je dirai même la victime, puisque l'intéressé s'en montre mécontent, a soulevé les clameurs des adversaires du Gouvernement.

J'approuve les ligueurs de la *PatrieFrançaise*. Ils ont mille fois raison de protester au nom de la liberté de conscience. A un cabinet qui s'érige en défenseur des libertés publiques, il devrait être permis moins qu'à tout autre ministère de violer en la personne de qui que soit le droit de penser, la faculté de parler et d'écrire. M. Dausset est professeur et, pouvu que dans l'exercice des fonctions qui lui sont attribuées, il se conforme aux exigences de sa profession, je ne pense pas que le plus farouche autoritaire puisse lui faire un crime de prendre à la vie publique telle part qu'il juge la meilleure. C'est affaire à lui seul et, dans cet ordre de propagande et d'attitude, le fonctionnaire Dausset relève de sa conscience et non du Grand Maître de l'Université.

Mais il est étrange que des mesures de cette nature ne provoqu ent l'hostilité des nationalistes que quand elles frappent l'un des leurs, tandis qu'ils les approuvent invariablement quand elles sont prises par leurs amis contre un

adversaire. Il me souvient que, au temps de l'affaire Dreyfus, a presse antisémite et patriotarde s'indignait que les Méline et les Dupuy laissassent en fonction les universitaires qui avaient le courage de flétrir les agissements de l'Etat-Major et de réclamer la lumière sur les manœuvres du haut commandement. Il me souvient que lorsqu'un Buisson, un Grimaud, un Stapffer étaient sacrifiés aux hurlements de la soldatesque en fureur, ces bons *Francais de France*, devenus aujourd'hui des libéraux irréductibles, applaudissaient à tout rompre, et sommaient le gouvernement de l'époque de poursuivre « son œuvre d'apaisement et de justice ». Ils vociféraient, alors que, tous les honnêtes gens seraient avec le ministère qui débarrasserait nos écoles, nos lycées et nos facultés de ces « coquins qui se permettaient, du haut de leurs chaires, « payées par le contribuable, de salir tout ce qui est respec« table et de jeter la désunion parmi les fils d'une même « nation. «

Ces mêmes gens qui proclament, aujourd'hui, que la liberté de conscience doit être intangible, comment peuvent-ils espérer qu'on les prenne aux sérieux? Pour croire à la sincérité des mobiles qui les impulsent, il faudrait avoir oublié leur conduite et, l'on a beau perdre vite — trop vite — de vue les évènements, ceux dont je parle sont trop récents pour qu'ils aient fui les mémoires.

Aussi, nul ne s'en laisse imposer par les mirlitonades des réacteurs antisémites et nationalistes sur la liberté de conscience, sur le droit de parler et d'écrire.

Si, comme nous, depuis quinze ans, en toutes circonstances, dans la personne de n'importe qui, et contre tout gouvernement, ces Messieurs avaient défendu la liberté méconnue, ils auraient créé dans l'opinion publique un courant de large tolérance et d'indépendance inviolée, courant si fort, si irrésistible que nul ministère n'aurait osé prendre la responsabilité de mesures arbitraires contre lesquelles se serait élevée la conscience populaire.

Ces Messieurs ont procédé de façon diamétralement opposée ; ils ont encouragé le despotisme ; ils ont approuvé les abus de pouvoir ; ils ont poussé la foule à s'incliner sans mur-

mûre devant les révocations, les suspensions, les disgrâces, les changements de résidence infligés aux fonctionnaires indociles ; ils ont inspiré au peuple le respect des décisions prises par les gouvernants ; ils ont propagé dans la multitude le mal qui les ronge eux-mêmes : l'habitude de faire servir le Pouvoir à l'assouvissement de leurs haines et à la protection de leurs intérêts de parti. Et il en est résulté que l'immense majorité des hommes, n'ayant pas le sens de la véritable liberté, donne son aveugle approbation aux actes de l'Autorité, fussent-ils en contradiction scandaleuse avec les plus élémentaires notions de justice et les principes les plus indiscutables du droit naturel.

C'est ce que, en langue un peu triviale, on appelle « avoir craché en l'air pour que ça vous retombe dans le bec. »

LE JÉSUS DE L'ALGÉRIE

L'entente n'est pas précisément la qualité dominante des groupements antisémites.

On se rappelle que, lors du procès de la Haute-Cour, Jules Guérin eut à se plaindre amèrement de la trahison de plusieurs de ses intimes, voire de quelques-uns des individus qui avaient partagé, au Tréteau Chabrol, sa captivité volontaire.

On n'a pas oublié que d'anciens fidèles de Drumont, gens ayant plus ou moins vécu dans son intimité, livrèrent à la méchanceté publique sur les agissements du directeur de la *Libre Parole* des révélations qui durent être d'autant plus désagréables à celui-ci qu'elles étaient exactes.

Voici que le *Jésus de l'Algérie* a trouvé, lui aussi, son Judas. Et ce qu'il y a d'épouvantable, c'est que ce traître n'est pas Juif, qu'il est, au contraire, un antisémite militant.

Ce Judas s'appelle Baïlac ; il a été, pendant longtemps, le secrétaire particulier et l'ami le plus intime de Max Régis. Dans une brochure qui a pour titre *Max Régis tel qu'il est*, il présente au public son ancien patron et ami.

Il le dépeint comme un bandit, un ambitieux sans conviction, un homme sans délicatesse, un *Gerministe* enragé.

Cette plaquette fortement documentée, bourrée de faits, de dates, de noms est un magistral éreintement de l'ami de Rochefort.

Ah ! il est propre le monde antisémite !

Par exemple, je serais bien embarrassé de dire quels sont ceux que je trouve le plus sales : de ceux qui cassent du sucre ou de ceux sur qui l'on en casse.

Bouffez-vous le nez, Messieurs..... et empoisonnez-vous mutuellement.

LE COMBLE DU CLÉRICALISME

En vertu d'une coutume fort ancienne, la marine prend le deuil le vendredi dit saint. Cette année-ci le ministre de la marine a donné l'ordre de ne pas se conformer à cette habitude.

Il fallait s'attendre à de bruyantes protestations de la part de la gent cléricale. Celles-ci n'ont pas manqué.

Or, sait-on quel est l'organe qui s'est distingué entre tous parmi ceux qui ont fulminé contre les instructions du ministre ?

C'est *Le Gaulois*, feuille royaliste et cléricale dont le directeur n'est autre que l'immonde Arthur Meyer.

Arthur est juif. Il appartient à cette religion qui enseigne à ses adeptes que Jésus-Christ ne fut pas le Rédempteur, et que le Messie promis par Dieu à son peuple est encore à venir. Les Juifs n'ont donc pas à pleurer la mort de Jésus, et autant il est naturel que les catholiques prennent le deuil ce jour-là et trouvent impie de ne pas le prendre, autant il est extraordinaire qu'un Juif participe à ces signes extérieurs d'une douleur sincère ou simulée.

Mais il est dit qu'Arthur Meyer reculera les bornes du vraisemblable. Il est dit aussi qu'il sera un exemple vivant de cette vérité : à savoir que ce qu'il a de plus abjectement clérical dans le monde des sacristies, c'est l'Israélite qui a tourné le dos à ses coreligionnaires et s'est fait chrétien.

AUX FABRICANTS DE COMPLOTS ANARCHISTES

Il y avait déjà longtemps que, en France du moins, il n'avait pas été question de complot ou d'attentat anarchiste. On avait bien accusé les libertaires de s'être vendus aux Juifs et à l'étranger ; Rochefort et Drumont avaient bien cherché à se rendre intéressants en racontant à leurs idiots de lecteurs qu'ils avaient miraculeusement échappé aux tentatives d'assassinat dirigées contre eux par la bande anarcho-policière; les incidents du pavillon d'Armenonville et de l'église Saint-Joseph avaient bien fourni

aux porte-plume de la réaction césarienne la matière de nombreux articles où il était question des cambrioleurs et des assassins de l'anarchie. Mais, c'était là, somme toute, des actes isolés, accomplis spontanément, en des heures de trouble collectif et d'effervescence générale, circonstance qui rendait quelque peu difficile la tâche de ces fabricants de complots longuement préparés, minutieusement combinés en leurs moindres détails, et froidement exécutés par les « chevaliers du poignard et de la dynamite ».

On voit que, pour garder aux « compagnons » leur réputation de conspirateurs redoutables et de bandits sans scrupules, il était temps de saisir au vol la première occasion.

L'incendie de l'église d'Aubervilliers est venu, juste à point, fournir cette occasion si ardemment désirée. Les flammes n'en étaient pas encore éteintes que toute la presse cléricale dénonçait les anarchistes comme étant les auteurs de cet « horrible sacrilège ». Et la *Libre Parole* — qui s'est définitivement placée au premier rang des feuilles bondieusardes — énumère avec complaisance les attentats dirigés depuis le 20 août dernier (jour de la mise à sac de l'église Saint-Joseph) contre les monuments affectés au culte catholique.

La Bande antisémite ne serait pas fâchée que, à la faveur de ces imputations habilement lancées contre les libertaires, ceux-ci fussent, en nombre, perquisitionnés, traqués, arrêtés et, grâce à la police et à la magistrature, condamnés. Drumont, et les jésuites qui l'entourent espèrent se débarrasser ainsi des hommes énergiques qui leur ont, depuis trois ans, barré la route et qui ont fait échouer misérablement leurs entreprises liberticides.

Eh bien ! qu'on essaye ! J'ai la conviction que, de 1894 à 1900, l'Idée anarchiste a fait de magnifiques progrès, que le nombre des libertaires s'est considérablement accru, que les compagnons ont acquis dans le peuple de sérieuses sympathies, et qu'il serait infiniment moins commode et beaucoup plus dangereux aux gouvernants de les pousser à bout aujourd'hui qu'il y a six ou sept ans.

C'est même cette certitude — sur laquelle les dirigeants sont fixés — qui retient ces derniers sur la voie d'un arbitraire trop violent et trop accusé, dans laquelle ils n'hésiteraient pas à se lancer et à aller jusqu'au bout, comme ils le font en Italie et en Espagne.

C'est notre nombre et notre énergie qui font notre sécurité relative et en déterminent la mesure.

L'AMOUR ET LA HAINE [1]

Toute philosophie comprend une partie négative et une partie positive. La première est constituée par tout ce qui est critique ou négation des philosophies précédentes; la seconde embrasse l'ensemble des concepts nouveaux sur lesquels s'affirme la pensée dégagée des mensonges et des malentendus issus des conceptions antérieures.

Au point de vue pratique la Haine se manifeste sur le terrain, de la critique destructive; l'Amour s'exerce dans le domaine des édifications futures. C'est sur les ruines du Paganisme que s'est développé le Christianisme; le Droit divin ne régna, au moyen-âge, qu'après avoir détruit une à une, les institutions reposant sur le droit de la Force brutale ; ce n'est qu'après avoir sapé les assises du monde féodal, que l'esprit révolutionnaire put, à la fin du siècle dernier, inspirer et dominer les civilisations contemporaines.

L'Histoire, n'est, en réalité, qu'une suite ininterrompue de démolitions précédant et amenant des constructions en rapport avec les besoins nouveaux de vie physique, intellectuelle et morale; c'est un enchaînement sans solution de continuité, de formes supérieures succédant à des formes inférieures, et à chaque remplacement ou substitution correspond un ensemble d'efforts engendrés à la fois par la Haine — négation, et par l'Amour — affirmation.

Et de fait, quelle valeur possède une négation isolée de l'affirmation qui en découle? J'avoue même que je ne comprends pas l'une sans l'autre.

Mon esprit ne conçoit point qu'on puisse nier la légitimité et la nécessité des systèmes autoritaires, sans affirmer du même coup l'utilité et la légitimité des organisations libertaires.

Oui, la haine est nécessaire ; elle est féconde. C'est elle qui aiguille dans le sens des révoltes libératrices les énergies individuelles et collectives ; c'est elle qui, sans ménagement et sans pitié, brise les moules où étouffe la pensée, renverse les obstacles, fait sauter les montagnes, supprime les barrières qui s'opposent à la marche en avant. Mais l'amour, lui aussi, est nécessaire, l'amour est fécond, car c'est lui qui actionne les tempéraments et alimente les ardeurs affectives ; c'est lui qui assure les fruits de la victoire ; c'est lui qui, au lendemain du triomphe, apaise les dissentiments et cimente les ententes indispensables.

Sans compter qu'il entre dans la fureur de chambardement et d'immolation qu'enfante la haine, une part notable d'enthousiasme et de lyrisme que comporte, seul, l'amour.

Je me résume : l'amour et la haine sont indispensables

---

(1) Voir le numéro 13 des *Plébéiennes*.

l'un à l'autre; séparé, isolé, chacun de ces sentiments est voué à l'impuissance; combinées, associées, ces deux passions peuvent tout.

Haïssons, aimons. Prêchons la haine, prêchons l'amour.

Propageons la haine des hypocrisies, des ignorances, des crimes procédant de l'Autorité. Propageons l'amour des sincérités, des franchises, des félicités, des belles aet nobles ctions enfantées par la Liberté.

Soyons des agents de destruction et de mort ainsi que des ouvriers d'édification et de vie.

Haïssons mortellement le Pouvoir et ses atrocités.

Aimons fortement la Révolte et ses lendemains de beauté et d'harmonie.

SUPPRIMONS L'ARMÉE.

Ils sont un certain nombre, dans la Presse et les assemblées délibérantes, qui, justement indignés du rôle que l'Autorité attribue aux soldats à l'occasion des grèves, s'élève avec virulence contre la fonction de massacre que le Pouvoir dévolue à l'Armée et réclame que, à l'avenir, les soldats ne soient plus mis à la disposition de la classe patronale. S'il est juste de reconnaître que cette réclamation part d'un bon naturel, il convient également de faire observer — pour la centième fois — qu'elle dénote une regrettable ignorance de ce qu'est l'agencement social.

Malgré son apparente complexité, celui-ci est d'une extrême simplicité. On peut, en quelques mots le résumer très clairement :

La classe qui possède tout : sol, sous-sol, instruments de travail, produits et richesses de toute nature, exploite, pressure, dépouille, affame la classe qui travaille et ne possède rien.

Une telle iniquité ne peut trouver de sérieuse justification ; elle ne peut se maintenir que par la violence mise au service du mensonge. La Loi, la morale, officielle et courante, le fatras absurde des hypocrisies bourgeoises, voilà le mensonge consacrant l'usurpation séculaire et le détroussement systématique. La police, la gendarmerie, l'armée, tels sont les agents de violence, dont l'unique mission est de ramener à la soumission — au besoin par le massacre — ceux qu'actionne l'esprit de révolte.

L'existence de l'Armée est donc fatalement inhérente au fonctionnement régulier de notre civilisation de misère et de servitude. Et je ne me lasserai pas de répéter — aussi longtemps que nécessaire il sera de le faire — que la seule solution capable de donner satisfaction à ceux qui repoussent sincèrement l'intervention des soldats en cas de grève, c'est, non pas le cantonnement du monde militaire dans son rôle (supposé) de gardien de l'intégrité du territoire, mais la suppression totale de l'Armée.

En dehors de cette solution, il n'y a, il ne peut y avoir que campagnes stériles.

Le Rédacteur-Gérant : S. FAURE
Imprimerie Française, 123, rue Montmartre, Paris.— J. DANGON

Lire chaque semaine

LES PLÉBÉIENNES

PROPOS D'UN SOLITAIRE

Publication entièrement rédigée

PAR

SÉBASTIEN FAURE

En vente chez tous les Marchands de Journaux
et dans toutes les gares

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE		EXTÉRIEUR	
Un An.	**6** francs.	Un An.	**8** francs.
Six Mois	**3** —	Six mois	**4** —

Rédac on et Administration : 86, rue Rochechouart

PARIS